

DIALOGUES



Henri Roorda. DR

Le vrai visage de Marie

Théologie. L'Assomption, célébrée ce dimanche, marque l'élévation de la Vierge au ciel. Mais à quoi ressemblait-elle réellement? Voyage dans le monde des icônes, avec un détour par Malraux.

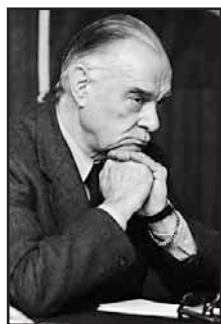
CLAUDE PILLET

Education

REYNALD FREUDIGER*

En Suisse romande, dans la foulée de Rousseau, de nombreux écrivains se sont intéressés à la question pédagogique. Dans la première moitié du XX^e siècle, l'institution scolaire est ouvertement prise pour cible; on l'accuse de dresser l'enfant plutôt que de l'instruire. Les voix de Roorda (1870-1925), de Gilliard (1875-1969), de Ramuz (1878-1947) et de Rougemont (1906-1985) se font unanimes, ce qui ne laisse pas aujourd'hui de faire un peu sourire...

– Ramuz: Ça va l'école?
– Roorda: Ah! non.
– Rougemont: Pas du tout!
– Roorda: A l'École, l'enfant apprend à lire, à écrire et à compter. Cela est fort bien. Mais il suffirait de retenir l'écolier de huit heures à dix heures du matin, sept ou huit ans de suite, pour lui enseigner cette science rudimentaire.



Or l'École veut occuper dans notre vie une place beaucoup plus grande. Elle veut richement meubler les chambres de notre mémoire; elle veut nous apprendre à penser; elle veut réformer notre caractère; elle veut nous moraliser et faire de nous de bons citoyens.
– Rougemont: J'allais le dire!
– Ramuz: Moi aussi.
– Rougemont: Elle ne convient qu'aux médiocres, dont elle assure le triomphe.
– Gilliard: Hélas!
– Roorda: Congé!... Congé!... Congé!...
– Gilliard: Vivent les vacances!
– Ramuz: Tssst. I

*Écrivain. Par un montage de textes, il a imaginé de brefs dialogues entre écrivains, pour une relecture irrévérencieuse et badine de l'histoire littéraire.

a Au jour de l'Assomption, chaque année, la cathédrale de Cambrai, dans le Nord-Pas-de-Calais, célèbre solennellement une icône qu'elle abrite et qui lui est particulièrement chère: elle montre la Vierge Marie dont la tête est ornée d'un maphorion (voile byzantin) montrant elle-même l'Enfant divin dans un élan de tendresse. C'est la raison pour laquelle cette exceptionnelle icône appartient à la catégorie que les spécialistes nomment Eleousa.

Néanmoins, pour ces mêmes spécialistes, l'icône de Cambrai ne correspond pas tout à fait aux canons formels de cet art religieux des plus nobles. Le Père fribourgeois Michel Quenot¹, à qui nous avons montré naguère une photographie de cet objet, a parlé d'«icône décadente»: c'est qu'elle a été retouchée sans doute au XV^e siècle par un artiste italien qui voulait en atténuer les caractères rigides, voire non réalistes, que se doit de respecter toute véritable icône orientale.

Saint Luc et les icônes

Malgré cette atténuation typiquement occidentale, d'aucuns persistent à considérer que cette effigie de Marie est «peinte d'après saint Luc». On sait que saint Luc, dont le nom est associé à l'Évangile qui s'ouvre quasiment sur cette extraordinaire icône verbale qu'est la *Magnificat*, est considéré en Orient non seulement comme le patron de tous les peintres d'icônes, mais aussi comme celui qui aurait peint la première image de la Vierge. Ainsi le monde orthodoxe vénère-t-il volontiers des icônes où l'on voit l'évangéliste brosse le portrait de Marie tenant l'Enfant, dont le pinceau est guidé par un ange, gage que l'image est fidèle non aux traits réalistes de la Mère de Dieu mais à son ineffable charge spirituelle.

Cela pour dire que toute icône de Marie, par la puissance de grâce dont elle est investie, conduit sacramentellement à la réalité spirituelle supérieure dont elle est, pour ainsi dire, une sorte d'incarnation. D'ailleurs, comme pour souligner que les hautes réalités spirituelles n'ont pas d'acointance avec les mièvreries humaines, les icônes «dites de saint Luc» sont celles où les traits de la Vierge sont les plus sévères et les moins

maniérés, les moins réalistes et les plus soumis aux rigoureux canons du genre.

«C'est elle!»

Vénérée depuis près de six siècles, l'icône de Cambrai porte le nom de Notre-Dame de Grâce pour les raisons précises que l'on vient de voir et parce que son histoire est accompagnée de nombreuses bénédictions accordées par son entremise. Elle défraya même un temps la chronique ecclésiastique parce qu'elle se trouva mêlée à une étrange histoire où l'on rencontre Bernadette Soubirous et les peintres de la Renaissance et de l'âge baroque.

Peu après la série d'apparitions dont la sainte a été le témoin, on a voulu réaliser une statue qui soit semblable à la Vierge telle que précisément l'avait vue Bernadette. On fit alors appel au célèbre sculpteur Joseph Fabisch. Celui-ci interrogea longuement la jeune fille et exigea d'elle des descriptions fidèles. Néanmoins quand elle vit la statue achevée, elle ne put s'empêcher de constater que rien ne l'approchait de la Dame des apparitions.

Des religieux voulurent en avoir le cœur net et montrèrent à Bernadette une série de gravures présentant de célèbres images de Marie. Toutes les madones les plus connues de Botticelli, de Raphaël et de Ghirlandaio défilèrent sous les yeux de la sainte sans qu'elle ne dit mot. Vinrent des Léonard, des Michel-Ange, des Caravage: aucune réaction. Puis des Titien, des Tintoret, des Véronèse: rien. Mais quand arriva Notre-Dame de Grâce de Cambrai, Bernadette se serait écriée: «C'est elle!»

L'intrigue des cubistes

Malheureusement tous les témoignages ne s'accordèrent pas et le fait tomba dans l'oubli. Au moment du centenaire des apparitions de 1858, l'abbé René Laurentin, grand spécialiste de ce genre de phénomène, a mené de vastes enquêtes sur les événements de Lourdes. Il conteste l'authenticité des paroles de Bernadette qui n'aurait dit que ceci: «C'est ce qu'il y a de plus ressemblant.» C'était sans compter sur la sagacité farfelue d'André Malraux, qui ressort l'histoire de l'icône et prétend

avoir raconté la chose à Picasso. Le grand peintre, bien entendu incrédule, n'aurait vu dans l'affaire qu'«une intrigue des cubistes».

Traduisons: Bernadette a fait preuve d'un sens esthétique remarquable; elle a compris que l'art n'a pas pour mission de montrer le réel qu'on peut très bien voir sans lui, mais de rendre présent le sens plus haut de cette réalité qu'on ne voit précisément pas sans sa médiation. La piété et le mysticisme de la sainte lui ont permis d'exprimer de manière directe et profonde la véritable visée esthétique de toute création artistique: celle précisément que la peinture moderne tentait de faire valoir par-delà les conventions usées de la représentation picturale qui prétend grossièrement être fidèle à l'être ou à l'objet représentés.

Mgr Denis Lecompte, quand il était archiprêtre de la cathédrale de Cambrai, a lu Malraux² et a pu ainsi mettre en évidence ce que Notre-Dame de Grâce por-

te de puissance sacramentelle. C'est ainsi que l'«intrigue des cubistes» permit à la basilique de Lourdes d'accueillir en 2002 une gigantesque reproduction de l'icône (la taille de la peinture est un peu supérieure à celle d'une page A4), image que vint honorer le pape Jean-Paul II en 2004 (lui qui citait volontiers Malraux), alors que dans le même temps le Metropolitan Museum de New York mettait l'original à l'honneur dans une fort prestigieuse exposition d'art byzantin. I

¹ Lire son *Introduction à l'icône* sur le site www.pagessorthodoxes.net/eikona/icones-intro.htm

² Des renseignements plus précis sont disponibles sur le site www.malraux.org (rubrique «mots clefs», article «Notre-Dame de Grâce de Cambrai»). Le texte de Malraux se trouve dans *La Tête d'obsidienne*, Ed. Gallimard, pp. 121-122; dans *La Corde et les Souris*, (t. II du *Miroir des limbes*), Ed. Folio, pp. 370-371; dans *Le Miroir des limbes*, in *Œuvres complètes t. III*, Ed. Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, pp. 749-750.



L'icône de Cambrai trône dans la cathédrale de la ville du Nord-Pas-de-Calais depuis 1450. DR

un roman maritime

Crichton à l'abordage



Pour Michael Crichton, un roman égale un film, ou presque. Toute la carrière de l'auteur américain, décédé en 2008 à l'âge de soixante-six ans, a été étroitement liée à Hollywood, que ce soit comme romancier, scénariste, producteur ou réalisateur. On lui doit notamment *Sphere*, *Jurassic Park* et *Le monde perdu*, qui sont devenus autant de succès du grand écran. Et son ultime roman, dont on dit qu'il a été retrouvé sur le disque dur de son ordinateur après sa mort, ne fait pas exception: *Pirates* a d'ores et déjà été repéré par

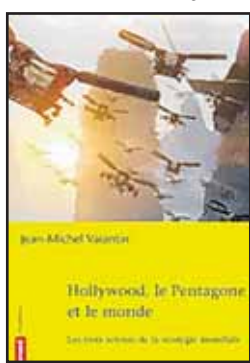
Steven Spielberg qui travaille actuellement sur son adaptation. Comme son titre l'indique, il s'agit d'un roman maritime qui se situe en 1665 dans les eaux malfamées de la mer des Caraïbes, entre Port Royal l'anglaise et les comptoirs ennemis de la Nouvelle-Espagne.

Duels, batailles navales, île au trésor, femme fatale et monstre marin: rien ne manque à l'appel! Inutile donc de chercher dans *Pirates* une quelconque réflexion morale ou philosophique: Crichton n'est pas Stevenson et encore moins Conrad. On est ici dans le pur divertissement, avec des péripéties qui s'enchaînent à un rythme frénétique, explorant toutes les figures de style (certains diront les clichés) du genre. Idéal sous un parasol! ES

> Michael Crichton, *Pirates*, Robert Laffont, 302 pp.

un livre de cinéma

Hollywood et le Pentagone



Le cinéma est une fenêtre sur le monde, dit-on. Une fenêtre en tout cas perméable puisque le monde et ses réalités n'a, à l'inverse, jamais cessé de l'imprégner. Et s'il est un cinéma qui n'a jamais ignoré la réalité du pays où il est produit, c'est bien le cinéma hollywoodien, ce cinéma à visée commerciale que trop de pseudo-cinéphiles attaquent sans véritablement le connaître. Alors que certaines cinématographies peinent à se pencher sur leur histoire récente, rappelons qu'il n'a pas fallu longtemps pour que le Viêt-Nam et le

Watergate n'apparaissent à l'écran dans *Apocalypse Now* (1979) et *Les Hommes du président* (1976).

Pour Jean-Michel Valantin, docteur en études stratégiques et sociologie de la défense, le cinéma hollywoodien ne se contente pas de raconter et d'analyser l'histoire immédiate. Il est aussi un acteur du débat stratégique américain à travers des «films de sécurité nationale». Dans un essai politico-cinématographique fort pertinent, le Français montre comment pléthore de réalisations ont mis en scène depuis l'après-guerre les dangers qui guettent les États-Unis, et quels liens unissent Hollywood et les services de renseignements. SGO

> Jean-Michel Valantin, *Hollywood, le Pentagone et le monde – Les trois acteurs de la stratégie mondiale*, Ed. Autrement, coll. Frontières, 256 pp.

un recueil de dessins

Un pays sous les décombres



Deux travailleurs humanitaires se penchent sur un survivant pris sous les décombres. «Profitez, ça ne va pas durer», lui lancent-ils alors pour lui rappeler que la solidarité internationale, lors d'une catastrophe naturelle, fait parfois long feu. Ce dessin caustique est signé Mix & Remix, génial gribouilleur de l'*Hebdo*, et figure dans l'ouvrage collectif *100 dessins pour Haïti*. Un recueil dans lequel on trouve des œuvres de près de septante dessinateurs de presse et de BD du monde entier et dont les bénéfices sont reversés aux victimes du terrible séisme de janvier dernier.

Peut-on rire d'une telle catastrophe? Face à certains dessins, la question peut se poser. Mais force est de constater qu'au-delà du gag facile, les dessinateurs de presse frappent souvent juste en provoquant une réflexion, en mettant le doigt sur les paradoxes de l'aide humanitaire ou sur le cynisme de certains de ses acteurs. À l'inverse, les dessinateurs BD proposent pour la plupart des dessins oniriques rendant hommage à la richesse d'Haïti pour réfuter, ce qui est l'un des buts du recueil, que le pays est maudit. En ouverture est reproduite une interview parue dans *Le Monde*, le témoignage de l'écrivain Dany Laferrière, à Haïti au moment du drame. SGO

> Collectif, *100 dessins pour Haïti*, Ed. Casterman, 150 pp.